

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 4 (1927)
Heft: 8

Artikel: Le "cinéma pur" et M. Raymond Bernard
Autor: Lagarde, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Journal de la Cinématographie en Suisse, paraissant tous les Jeudis

A-t-on le droit de critiquer?

Dans notre dernier numéro nous avons reproduit un article de notre excellent confrère *Le Mondain* relatif au droit de critique des films dans les journaux quotidiens. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant les échos de cette polémique que nous tirons du même périodique :

« L'article que nous avons publié sous ce titre dans notre dernier numéro nous a valu plusieurs lettres qui, toutes — à l'exception d'une seule — approuvent notre point de vue.

» Le correspondant qui n'est pas d'accord avec nous, estime que le droit de critique existe pour tous les établissements de spectacles, sans exception, les concerts et autres manifestations où l'on perçoit un droit d'entrée.

« Le critique est en quelque sorte le mandataire du public et c'est par sa plume que l'on peut apprendre si le spectacle ou le concert dont la réclame a par avance vanté les mérites, possédait réellement ceux-ci. »

Encore que cette définition puisse paraître assez séduisante au premier abord elle nous semble spécieuse. Elle paraît exclure du droit de critique les entreprises purement commerciales, telles que les magasins, par exemple. Mais le fait d'avoir payé un droit d'entrée prouve-t-il que la... marchandise offerte à l'intérieur doit être soumise au jugement d'un spécialiste ?

D'ailleurs, dans bien des cas et notamment dans celui qui a motivé notre article, le jugement du critique est infirmé par celui du public. L'entrepreneur du spectacle, les artistes auraient beau jeu de répondre :

— C'est nous qui avons raison. Le critique n'y connaît rien.

Or, il est indiscutable que le critique peut avoir une conception plus élevée, plus raffinée de l'art qu'il est chargé de juger, que le public. Il peut donc se trouver en désaccord avec la foule sans avoir tort. S'il ne représente pas les goûts de la majorité des spectateurs, la définition de notre correspondant tombe d'elle-même.

Mais voici une autre lettre, émanant d'un loueur de films de notre ville. Il nous écrit :

— « Votre article est tout à fait juste. La critique cinématographique dans un journal destiné au grand public ne se justifie pas. A-t-on jamais vu dans la rubrique des lettres de

nos journaux, des articles consacrés aux romans feuilletons, aux romans policiers, aux livres d'aventures pour la jeunesse ? Les journaux acceptent de la publicité pour ces ouvrages, mais ne le jugent pas. Il les citent quelquefois et c'est tout. Quand une œuvre de ce genre sort de la banalité, il arrive qu'on le remarque et qu'on décerne des éloges mais jamais on ne montre de sévérité.

Il faut bien le dire : le cinéma est dans le même cas que ces ouvrages. Il ne vise qu'à distraire, qu'à intéresser, qu'à amuser. Les films sont pour nous loueurs et pour les exploitants une marchandise. Quand nous les achetons, quand nous les louons, nous pensons qu'ils plairont au public. Si c'est le cas, nous avons raison. Mais si on dénigre cette... marchandise, même au nom d'une conception artistique quelconque, on nous fait un tort commercial évident, on entrave nos affaires. En a-t-on le droit ? Je ne le crois pas ?

Tout est là, à notre avis. Il s'agit de distinguer les domaines dans lesquels la critique peut s'exercer utilement.

Les débuts de « Métropolis »

Le 1^{er} février *Métropolis*, cette œuvre gigantesque dénommée *Le Miracle de tous les films du monde*, a débuté avec un éclat formidable au Cinéma Wittlin de Bâle. Toute la semaine et après la prolongation qui était à prévoir, une foule s'est pressée pour voir un film qui dans son genre constitue la limite de ce que nous pouvons prétendre techniquement et artistiquement d'un film. Les recettes se sont élevées à un record si on considère que la longueur du film impose un nombre restreint de séances et il est aisé de prévoir un succès au moins pareil dans les autres villes qui se sont empressées de retenir ce chef-d'œuvre d'ici très peu de temps.

Le nom *Métropolis* sera synonyme de succès comme rarement un film a pu se vanter de l'avoir.

Un document sensationnel

L'Eos Film de Bâle vient d'acquiescer les droits d'un document sensationnel qui soulèvera un intérêt général auprès du public. Il s'agit du drame *Donne-moi la Vie* qui, dans une action très poignante, traite la question si délicate de l'avortement. Le fait que ce film se passe pour la plus grande partie en Suisse, dans les hautes Alpes de la Jungfrau, ajoute

un intérêt à cette bande que nous verrons sous peu dans les plus grands établissements suisses. Tout le monde se rappelle du succès de films similaires comme *Fausse honte*, etc. ; eh ! bien le film *Donne-moi la Vie* ne le leur cède en rien et surpassera même les pronostics les plus audacieux.

Le « Cinéma pur », et M. Raymond Bernard

Je garde, étant allé voir M. Raymond Bernard, l'impression que j'ai parlé avec deux personnes, alors que je n'ai eu qu'un seul interlocuteur. La première personne est le metteur en scène du *Joueur d'échecs*, qui s'exprime lentement, et en pesant ses mots. La seconde personne... Mais écoutons la première : — Définir le cinéma pur ? Il faudrait d'abord définir l'Art.

M. Raymond Bernard se recueille un instant. Son regard va de ses yeux aux vingt portraits de son père qui ornent les murs. Et il parle :

— L'Art, c'est un choix des instants de la nature. Si le cinéma est un art, il ne choisira pas les mêmes instants de la nature que le théâtre. Le cinéma n'est en somme qu'une forme d'imprimerie, la forme la plus suggestive, peut-être, car l'image parle plus directement à l'esprit que le mot. Ceux qui blâment le cinéma dramatique et qui se disent les apôtres du cinéma pur me semblent ingrats, car c'est le cinéma dramatique qui a porté le cinéma à exister. Vous me direz qu'il vaut mieux regarder l'avenir que le passé ? Certes. Mais l'avenir est-il au cinéma pur ? Je ne le crois pas.

— Dans quel sens s'exercera donc le progrès ?

— Dans un sens beaucoup plus logique. Le cinéma a encore beaucoup de progrès à faire. Nous ne savons pas tout ce que nous pouvons tirer de notre instrument. Quand on nous donne notre première bicyclette, nous sommes quelque temps sans trouver notre équilibre. Ce n'est pas la technique qui importe le plus au cinéma. Ce qu'il faut, c'est s'habituer à parler avec les images, à penser directement en cinéma. Plus tard, on parlera moins de la technique, de même qu'on parle moins, en peinture, de la composition chimique des couleurs, ou en littérature, des caractères d'imprimerie. Ce qui importe avant tout, c'est l'idée. On pourra réussir de très belles choses sur *La mer au printemps*, ou sur *La forêt à l'automne*.

CAMÉO (GENÈVE)

Du Vendredi 25 Février au Jeudi 3 Mars 1927

Le film sensationnel de la saison. Le roman criminel le plus émouvant

La Traite des Blanches à New-York

grand drame de mœurs mis à l'écran par
Le Chef de la Police new-yorkaise

1^{er} épisode : **DISPARUE SANS LAISSER DE TRACE**
Les enfants de moins de 16 ans ne sont pas admis.

ALHAMBRA

Du Vendredi 25 Février au Jeudi 3 Mars 1927
UNE CLAMEUR HUMAINE SUBLIME ET PITOYABLE

Les Bateliers de la Volga

Une page émouvante et tragique de l'Histoire russe, réalisée d'après la scène de
"L'OISEAU BLEU" par Cecil B. de Mille

De la misère et de la haine Des luxes et de la luxure
De l'amour et de la beauté Des vices et de la volupté

présentée avec le concours du

Double quatuor du Chœur d'Hommes de Genève

CHANTS POPULAIRES ET MUSIQUE RUSSES

Faveurs rigoureusement suspendues. — Locat. Stand 25.50. Prix de -80 à 3.50

Un poète de cinéma pourra faire une œuvre sur *Le clair de lune* comme on en a fait en musique. Mais dans tout cela, il y a l'Idée. Jamais la lumière, le plan ni le volume ne remplaceront l'Idée. Quant au rythme, c'est une chose considérable ; mais nous n'en savons pas exactement les lois. Nous lui obéissons d'instinct, comme un poète obéit à la poésie en dehors de tout traité de versification.

* * *

Je prononce encore une fois le mot « cinéma pur », et c'est alors que la seconde personne prend la place de la première. Raymond Bernard semble hésiter. Il regarde plus attentivement tous ces portraits, toutes ces charges qui posent sur les murs la barbe réjouie de Tristan Bernard ; et, prenant le parti d'être le fils de son père, il quitte l'examen sérieux de la question pour faire de l'ironie :

— Du cinéma pur ? Mais je pourrais en faire une admirable bande ! Songez à tous les bouts de pellicule que j'ai jetés au panier depuis que je tourne ! Je pourrais les reprendre, les monter au petit bonheur, ceux-ci à l'endroit et ceux-là à l'envers ! Quel beau film de cinéma pur ce serait, selon la formule chère à quelques-uns ! Et vous me demandiez une définition du cinéma pur ? Il faut qu'elle soit digne de son objet. Je vais vous la dicter.

Et Raymond Bernard prend, sur sa table, un quelconque périodique. J'ouvre au hasard, et lit la première phrase qui lui tombe sous les yeux ; mais il la lit à l'envers, en commençant par les derniers mots :

« Attitude ni visage de changer faire les sans eux devant dérouleraient... »

— Vous voyez comme c'est facile de définir le cinéma pur, conclut-il en riant : et ça dit tout ! »

Comœdia.

Pierre LAGARDE.

Jim le Harponneur au Royal-Biograph

Jim Ceeley est fiancé à Esther Wiscasset, la fille d'un pasteur. Son frère Derek est également amoureux de la jeune fille : il ne pense qu'à la séduire et à prendre la place de Jim. Il n'y parvient pas, il s'embarque avec son père, et au cours d'une chasse à la baleine, Derek précipite Jim à la mer. On parvient à sauver Jim, mais il faut l'amputer de la jambe droite. Ainsi mutilé, il n'ose plus reparaitre devant sa fiancée, et la croyant amoureuse de Derek, il se retire à jamais. Des années ont passé. Jim est devenu capitaine d'un bateau dont l'équipage est uniquement composé de gaillards terribles. Son bateau affronte un jour une terrible tempête : alors, un jeune homme de l'équipage, qui croit sa vie en danger, raconte à Jim qu'il a été témoin du geste fratricide de Derek. Au même instant, un homme vient d'être retiré de l'eau : c'est Derek. Les deux hommes se défient, mais Jim apprenant qu'Esther était sur le bateau qui a coulé, punit celui qui a fait

le malheur de sa vie. En rentrant au pays, Jim retrouve Esther vivante ; le navire sur lequel elle se trouvait ayant échappé par miracle à la tempête. Et comme elle n'a jamais cessé de l'aimer, ils couleront désormais des jours heureux. Un très beau film, réalisé avec ampleur : les scènes de la chasse à la baleine et celles de la tempête sont émouvantes au possible. John Barrymore est un grand artiste comme il y en a peu ; Georges O'Hara est fourbe à souhait et Dolorès Costello est le rayon de soleil de ce drame de famille.

„Le Masque d'or“ „La Revue des Folies-Bergère“

Voici deux films qui, quoique d'un genre fort différent, ont remporté le plus franc succès lors de la présentation : *Le Masque d'or* et *La Revue des Folies-Bergère*.

Le Masque d'or, film étrange et captivant, a séduit et entraîné par l'originalité de son intrigue. Un jeune vicomte viennois, d'une riche famille, avait fait la connaissance, au Prater, d'une jolie fille. L'intrigue s'est nouée... puis l'indifférence est venue chez l'amant. Il l'a quittée.

Peu après, dans un hôtel luxueux, il a fait la connaissance de la célèbre danseuse Valette, celle qui a remporté triomphe sur triomphe en dansant le visage couvert d'un masque d'or. On l'a surnommée « la danseuse au masque d'or ». Il s'en éprend et une liaison passionnée ne tarde pas à se nouer.

Un soir, il la supplie de danser pour lui seul. Elle hésite d'abord, puis, devant ses supplications, finit par accepter, mais réserve qu'elle dansera dans son costume de théâtre.

Il se met au piano et elle commence de danser. Ce corps magnifique l'exaspère. Malgré la défense, il l'enlace, cherche ses lèvres et arrache le masque. Alors, l'épouvantable réalité apparaît : à Valette s'était toujours substituée une femme de corps semblable, mais au visage horriblement ravagé. A la fin du numéro, elle venait elle-même pour remercier le public.

Mais pour le vicomte, le choc avait été si brutal qu'une paralysie nerveuse se déclara. Valette, de crainte qu'il ne dévoile le secret, ne le quitte plus. La vie pour lui devient tellement intenable, qu'il décide de se suicider. Un matin, il prie la danseuse de l'accompagner au Prater, car il veut mourir dans les lieux mêmes où il a connu son premier amour...

Il faut voir ce qu'il advint dans le cadre étrange du Scenic Railway. Citons seulement que le dénouement est suivi passionnément.

Ce qu'il faut mentionner, c'est l'originale construction du scénario : le drame s'ouvre en pleine action. Une femme et un jeune homme, aidé de béquilles, louent le Scenic Railway. Aux yeux de ce dernier, chaque tableau naïf du parcours du Scenic lui rappelle, par ses personnages en cire, quelque épisode de sa vie, et c'est ainsi que nous voyons se dérouler

l'histoire, entrecoupée par la marque de l'attraction.

On voit tout de suite combien une technique habile pouvait tirer d'effets de cette situation. Elle n'y a pas manqué. Chaque scène figurée par les figurines se confond avec l'aventure du héros, sans heurt, en superbes enchaînements qui font honneur à la mise en scène allemande. Il faut également louer cette mise en scène, dans la photographie, admirable de science des ombres et des lumières, surtout dans la partie qui se passe dans le Scenic Railway souterrain.

L'interprétation est assumée par trois personnages. Nita Naldi jouait la danseuse Valette. On connaît Nita Naldi. C'est une femme au masque expressif et intelligent, au regard étrange. Son talent reste incontestable, quoi qu'on pense de son physique. Il ne serait pas mauvais, en effet, — *La Femme nue* nous l'avait déjà prouvé, — qu'elle se fit maigrir, car l'artiste, longtemps mince et souple, a fâcheusement épaissi.

Elle joue d'ailleurs en grande interprète, fort bien encadrée par Hugo Thimig, le jeune noble, racé et dramatique, et Anny Houdra, qui nous a paru excellente, sensible et nuancée.

Le Masque d'or doit légitimement connaître un gros succès.

* * *

Nous assistâmes ensuite au film réalisé par M. Alex Nalpas, film qui représente excellemment la somptueuse revue des Folies. Doit-on dire un documentaire ? La production est plus et mieux ; M. Alex Nalpas, ayant victorieusement surmonté les difficultés de la prise de vues, nous offre un tableau animé brillant, qui fait autant la joie de nos yeux que si nous étions spectateurs. Un procédé de couleurs naturelles accroît le charme de la vision.

Débauche de jolies femmes, de chairs fines, de luxe, de goût et de somptuosités... Les défilés, admirablement réglés, laissent l'impression d'une griserie légère... Idées charmantes, merveilles de réalisation... Et Joséphine Baker, et tant d'autres... N'attendez pas que je cite les plus jolies scènes. Elles sont trop, et trop. Il faut aller voir le film de M. Alex Nalpas, qui a su dépenser beaucoup d'efforts sans nous en donner l'impression.

(Comœdia.)

J.-L. CROZE.

Une compagnie d'artistes de cinéma bloquée dans les neiges

On signale qu'une compagnie de 50 acteurs de cinéma, dirigée par l'étoile française Renée Adorée, est isolée dans les neiges à 3000 mètres de hauteur. Ils avaient voulu mettre à profit les premières chutes de neige pour tourner les scènes d'un film. On leur a envoyé du secours par avions.

La tempête n'a pas ménagé non plus Los Angeles, la cité des Anges. Deux personnes ont été tuées, six autres blessées.

LE MOULIN - ROUGE

1, Avenue du Mail, 1 :: GENÈVE

N'oubliez pas de visiter le Moulin-Rouge, ex-Tabarin de Genève. OUVERT JUSQU'A 2 H. DU MATIN